

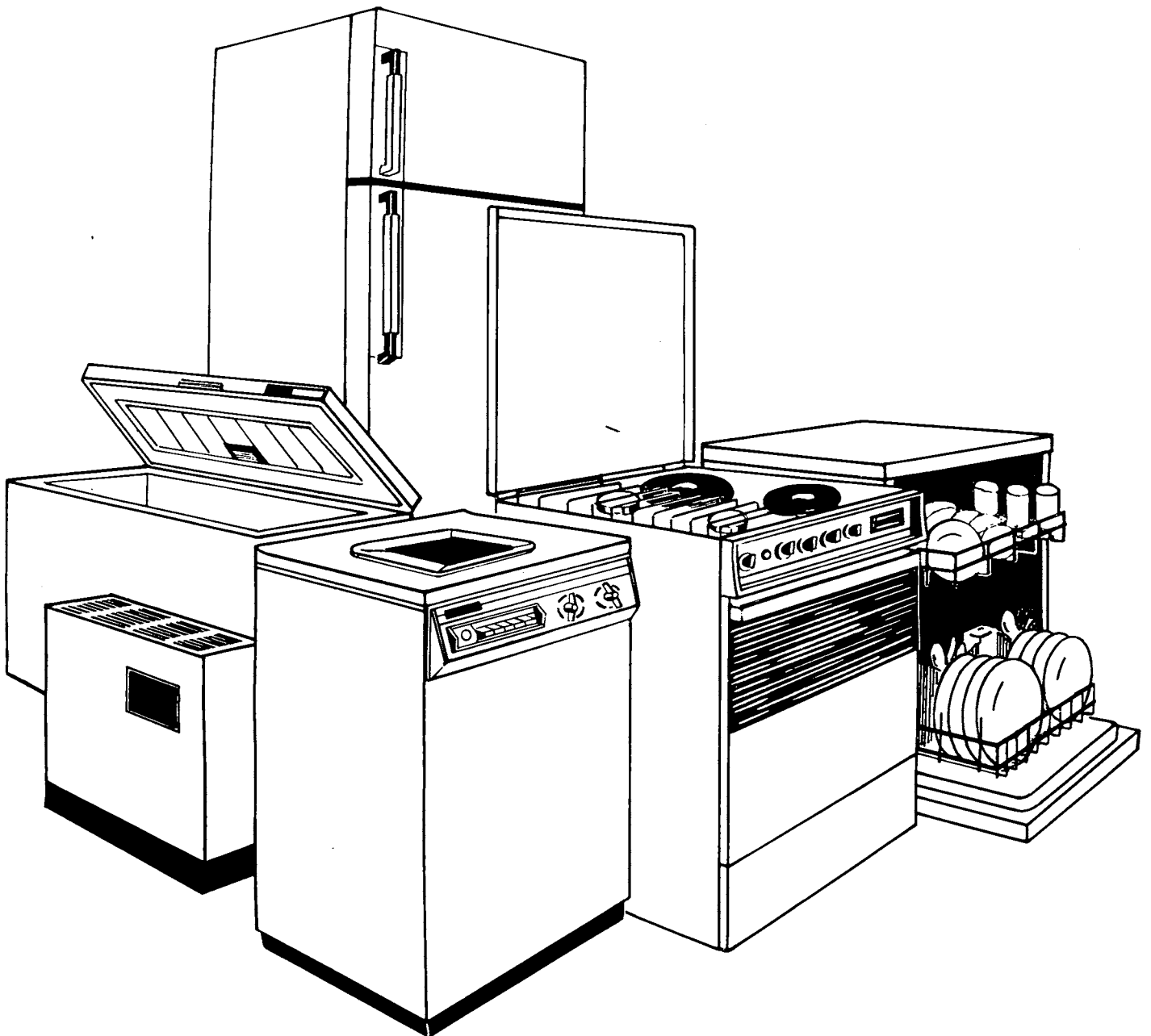
TRIBUNE DE GAUCHE



EDUCATION :
A la recherche de nouveaux
objectifs

Brandt

machines à laver
lave-vaisselle
réfrigérateurs
congélateurs
cuisinières
poêles à mazout



TRIBUNE DE CAUX

N° 1 - JANVIER 1976

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :
Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert,
Catherine Dickinson-Guisan, Philippe
et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer,
Noëlle Mariller, Daniel Mottu, Philippe
Schweigsuth.

Administration et diffusion :
Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean
Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer,
Marcel Seydoux.

Société éditrice :
Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS

Pour une année (12 numéros)

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 300. Canada : \$ 8.—. Au-
tres pays par voie normale : FF 38 ou
Fr.s. 25.—. Pays d'outre-mer, par avion :
FF 45 ou Fr.s. 28.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :
FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170.

Verser le montant de l'abonnement :
En France : à la Tribune de Caux (68,
bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque
bancaire, ou au CCP 32 726 49, La
Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP
10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral
297, rue Salzannes-les-Moulins, 5000
Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles
(avec la mention « abonnement Tri-
bune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au
nom de « Tribune de Caux » à envoyer
à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En zone franc d'Afrique : par virement
de 2250 francs CFA (abonnement d'un
an par avion) ou 1900 F (par voie ma-
ritime) à toute succursale de la Société
Générale. Libeller « Tribune de Caux -
Société Générale, Annemasse. »

POINT DE MIRE

1976

La remise en cause des bastions traditionnels de notre société démocratique est, dans le sillage de l'effritement des valeurs morales et humaines, un des phénomènes les plus graves de notre époque. Quelle institution, quel groupe d'hommes, laquelle des dernières démocraties restantes vont subir en 1976 ces coups de boutoir aux effets destructeurs ? On tremble devant ces perspectives et pourtant personne ne veut de ces bouleversements, ni du statu quo, pas davantage des réformes.

Demeure la pérennité de l'homme renouvelé quotidiennement, qui se soumet, de son plein gré, à la plus difficile des remises en

cause. Pas la remise en cause « à la mai 68 », souvent vide de contenu, mais celle, plus humble, plus discrète, plus radicale, par laquelle chacun de nous, chaque jour, refait le point de sa vie, les yeux fixés sur cette boussole de l'absolu dont parlait récemment à la télévision, et avec grand courage, un prélat français.

A l'heure des vœux, si difficiles à formuler, risquons celui-ci : que cette remise en cause, cette recherche des voies où le regard humain ne pénètre pas, débouche pour nos nations sur de vrais changements et sur ce monde nouveau dont, envers et contre tout, Noël demeure le signe éternel.

La réforme des enseignants

La « réforme de l'enseignement » reste une question permanente. Chaque nouveau ministre se doit d'en présenter une. Cependant, tout aménagement des programmes ou des méthodes d'enseignement bute nécessairement sur la question de fond — que personne n'ose aborder vraiment — la réforme des enseignants.

Un lycéen nous écrit, remarquant que, pour la plupart, ses camarades sont très peu conscients du rôle complet des professeurs : « C'est, pour la majorité, un personnage neutre qui doit seulement faire assimiler des connaissances à ses élèves. On pourrait, pourquoi pas, le remplacer par une machine. »

Parce qu'ils savent qu'un cheminement

nouveau leur est demandé, quelques enseignants suisses ont pris l'initiative de convier leurs collègues d'autres pays à Caux cet été. Ils comptent bien ne pas esquiver l'interrogation qui leur est soumise.

Pour stimuler la réflexion de chacun, nous publions aujourd'hui plusieurs textes ; R. F. Lejeune nous livre un plaidoyer pour l'éducation globale ; Ph. Lobstein parle du grand éducateur qu'est Soljénitsyne ; un professeur d'école normale pose des questions pertinentes en vue de cette conférence ; quant au professeur Morf, de Montréal, il souligne l'apport du psychiatre C. G. Jung à l'analyse de notre temps.

la ville en parle

Forfait

Déclaration de forfait ! C'est ce à quoi a failli arriver l'équipe de la *Tribune de Caux* lorsque, au moment de remettre manuscrits et documents à l'imprimeur, nous nous trouvions toujours sans « billet » pour agréer cette page. L'inspiration ne se commande pas et l'humour ne se laisse pas coucher sur papier aussi aisément qu'on le souhaiterait.

Tourmentés par cette lacune, nous avons laissé fuser les suggestions : l'un de nous voulait parler du seul mouvement de libération dont il n'a jamais été question : celui qui permettrait aux gauchers de tous les pays de trouver leur identité. Un autre, s'amu-

sant que tant de peuples utilisent un mot étranger pour désigner une réalité par trop courante : *putsch*, *pronunciamento*, *coup* (en anglais), voulait en tirer un profond enseignement politique comme si un tel phénomène venait toujours de l'extérieur. Idées qui, hélas ! firent toutes long feu.

De guerre lasse, nous avons abandonné, espérant que la nouvelle année verra le retour de nos muses et que peut-être un lecteur nous adressera quelques lignes où se retrouveront l'humour, la profondeur et la pointe !

Les rédacteurs

POUR UNE EDUCATION GLOBALE

par René-François Lejeune

Pour ouvrir son dossier sur l'éducation la « Tribune de Caux » a interviewé M. René-François Lejeune, 53 ans, père de dix enfants, dont deux orphelins noirs brésiliens adoptés. Professeur agrégé et directeur de l'Ecole internationale de Genève qui compte quelque 2250 élèves de 80 nationalités, M. Lejeune est plongé depuis plus d'un quart de siècle dans l'univers de l'éducation.

Tribune de Caux : M. Lejeune, vous qui êtes un éducateur de vocation et de profession, que signifie concrètement le terme éducation, que suppose le fait d'éduquer un être humain ?

RFL : Qu'il est téméraire de s'appeler éducateur ! Pire, de se dire éducateur professionnel ! L'éducation étant l'acquisition autant que la transmission d'un savoir vécu et expérimenté, de comportements de nature sociale, culturelle, morale, religieuse, qui naissent, s'affirment, s'enrichissent ou changent tout au long de la vie, comment pourrait-on oser en faire une profession ?

Tribune : Pourtant, les « éducateurs » n'ont jamais été aussi nombreux que de nos jours. Il y a eu, dit-on, plus d'éducateurs professionnels depuis la Seconde Guerre mondiale qu'auparavant dans toute l'histoire de l'humanité.

RFL : Comme en beaucoup de domaines, une navrante confusion règne en celui de l'éducation. Le même mot recouvre des réalités très diverses. Le terme « éducation » est de plus en plus employé dans les pays francophones dans son sens anglo-saxon ; il est réduit à l'acquisition de connaissances scolaires. En ce sens la meilleure éducation,

c'est celle qui vous mène finalement aux titres et aux fonctions les plus rentables. C'est une signification terriblement restrictive, une véritable mutilation. Il eût mieux valu conserver la distinction entre éducation et enseignement, « Erziehung und Unterricht » qui prévalait jusqu'en 1960 environ et qui était moins réductionniste.

Tribune : Si l'éducation ne se réduit pas à l'approche scolaire, comme dans son sens anglo-saxon, ni à la formation du caractère, des comportements, du sens moral en vue de l'insertion sociale, comme on l'entendait dans sa signification traditionnelle, quelle pourrait alors être sa troisième dimension ?

RFL : Vous faites bien de parler de troisième dimension, à condition de la relier aux deux autres suivant le fameux principe : « distinguer pour unir ».

Education est l'un des mots clés de la destinée de l'homme. Pour en comprendre toute l'importance, il faut d'abord s'interroger sur la nature de cette destinée. La réponse que vous y apporterez éclairera le sens profond du mot éducation. En somme, il y a autant d'éducatrices qu'il y a de conceptions du phénomène humain.

Pour éclairer la destinée de l'homme,



M. Lejeune et sa petite-fille Nathalie.

j'emprunterai la belle proposition de François de Sales : « L'homme est la perfection de l'univers, l'esprit est la perfection de l'homme ; l'amour est celle de l'esprit ; et la charité celle de l'amour. » Quand un maître de la langue se double d'un saint, il faut se mettre à son écoute. La proposition salésienne dit tout. Elle dit ce qu'EST l'homme. Toute l'éducation doit se résumer dans l'effort de se rapprocher de cet être fondamental. « Deviens ce que tu es. » Un tel effort ne cessera jamais. Mais aussi, tant qu'il se poursuit, il portera des fruits.

Tribune : On est loin de la conception actuelle et traditionnelle de l'éducation. Mais n'est-ce pas là de l'abstraction platonicienne, une idée pure ?

RFL : D'abord Platon n'était pas si abstrait que cela. Il a placé des étoiles dans le ciel de l'homme. Le jour où vous les éteindrez, l'homme sera jeté dans le gouffre noir du néant. Les étoiles sont inaccessibles, mais ne sont-elles pas là, bien réelles !

La proposition de François de Sales n'est si forte que parce qu'elle saisit la destinée humaine dans sa totalité. L'éducation, elle aussi, doit être totale, mieux, globale. On voit que l'aspect scolaire n'en forme qu'une partie. De même l'acquisition de comportements policés.

Tribune : Cette éducation globale, que l'on aimerait que vous définissiez mieux, a-t-elle

jamais existé dans l'histoire, est-elle simplement possible ?

RFL : Question pertinente. L'objet même de notre conversation, c'est d'arriver à mieux cerner le contenu d'une véritable éducation de l'homme.

Commençons par un rapide survol de son histoire.

Jusqu'au XIX^e siècle, l'éducation scolaire a été élitiste. Par la force des choses. La société manquait de moyens pour la généraliser.

L'éducation grecque de l'Antiquité, inspirée d'Aristote, était étroitement liée à la formation politique et culturelle dispensée à un petit nombre. Les Romains, logiques et organisateurs, transforment l'éducation en instruction réglementée avec maîtres rémunérés. L'Eglise reprend ce rôle à la chute de l'Empire romain, en accentuant les fins dernières de l'homme, oubliant quelque peu le « dominez et soumettez la terre » de la Genèse. Elle conserve ce rôle jusqu'à la Renaissance. A partir du XV^e siècle se met progressivement en place la structure et les méthodes de l'éducation scolaire moderne. On y introduit l'étude des sciences, tout en continuant d'ouvrir aux valeurs morales et spirituelles, du moins jusqu'à l'apparition des « maîtres du soupçon » de l'Encyclopédie. C'était l'amorce d'une éducation globale, mais encore réservée à une infime minorité. C'est au XVII^e siècle, avec Comenius et d'autres, que se fait jour l'idée d'une école commune et égalitaire. Il faudra deux siècles d'efforts pour la réaliser dans les pays avancés. Le XX^e siècle la généralise pour un tiers environ des enfants des hommes. Hélas ! à mesure qu'elle se généralisait, l'école s'appauvriissait dans sa substance éthique et spirituelle. On commit une autre erreur. On confisquait littéralement le temps de l'enfant et de l'adolescent pour le consacrer exclusivement aux disciplines cognitives et discursives, comme si l'homme était un pur esprit. On ignorait qu'il avait un corps, des mains, avec leur immense potentiel, qu'il était une parcelle de l'univers avec lequel il fallait le mettre en harmonie. Dans les pays latins, c'était poussé à l'absurde.

Tribune : Ainsi vous récusiez la distinction entre éducation technique, moderne et classique.

RFL : Non seulement je la récusais, mais je prétends que la société s'est engagée dans une impasse en généralisant le type d'école élitiste du passé. La production, à la chaîne, de dizaines de millions de spécialistes, d'experts, de diplômés supérieurs, assistés d'énormes légions de cols blancs a survolté la mégamachine technologique et économique et provoqué la prodigieuse accélération d'un



Davey-Sirman

progrès incontrôlable. La monstrueuse poussée du XX^e siècle est un phénomène malsain, celui de l'apprenti sorcier.

L'éducation globale enseignera à l'homme à se situer sur la courbe totale de l'histoire humaine ; chaque génération doit contribuer à la construction du grandiose édifice de l'humanité. La nôtre a voulu tout faire et tout achever. Il n'y a jamais eu, il n'y aura peut-être jamais plus de génération aussi faustienne, aussi vorace que la nôtre. L'école de forçage y porte une lourde responsabilité.

Tribune : Nous voilà loin de l'éducation globale de l'individu !

RFL : Au contraire, nous sommes au cœur du débat. L'éducation globale ne vise pas seulement des fins individuelles, elle situe le destin de la personne humaine dans une perspective universelle qui intègre les données de l'histoire, de l'espèce, de la biosphère sur laquelle l'homme est greffé. Avec ses connaissances et ses outils l'homme peut désormais projeter et réaliser un développement optimum.

Tribune : Ces perspectives ne diffèrent guère de l'éducation totale telle qu'elle est conçue en Union soviétique et en Chine.

RFL : En effet. Sauf sur un point fondamental qui change tout.

Les démocraties libérales auraient beaucoup à apprendre des écoles soviétiques et chinoises. J'ai visité des écoles à Moscou où l'on percevait un dépouillement, une intensité et une curiosité intellectuelles, une propreté physique et morale assez exceptionnels de nos jours. Je me garderais, bien sûr, de les donner en exemple. Marx et Lénine n'engendrèrent jamais l'homme total, encore moins la vision globale du destin humain. Il y manque la dimension essen-

tielle, la perception spiritualiste, sacrée de l'univers, et de l'homme qui en est le sommet.

Tribune : Cette dimension est également absente de l'école « neutre » occidentale. On ne pourra sans doute jamais plus la réintroduire.

RFL : Détrompez-vous. Je reviens d'un voyage aux Etats-Unis. Ce qui m'a le plus frappé, c'est un grand questionnement spirituel. Les collèges et les universités s'interrogent sur la place que la foi, la spiritualité, les valeurs morales durables doivent occuper dans leurs investigations, dans l'éducation. Après les excès du matérialisme freudien, une vague d'essence religieuse est en train de se préparer. Elle submergera le monde occidental au cours de la prochaine décennie. On se rapprochera d'une éducation globale.

Tribune : Quand l'atteindra-t-on ?

RFL : Sans doute jamais entièrement. N'oubliez pas que l'éducation est une démarche qui s'étend de la naissance à la mort. La condition humaine étant blessée à la racine de l'être, les fruits que l'homme produit ne peuvent être parfaits. Ils peuvent tendre à la perfection. La société n'est si agitée que parce que les postulats idéologiques prétendent à la perfection. Les systèmes politiques, sociaux ou économiques parfaits ne sont que de dangereuses utopies.

Tribune : De l'éducation, vous divergez sur la politique.

RFL : Parce que la politique c'est encore l'éducation. Le mot « éduquer » signifie malheureusement « conduire hors ». Il aurait dû signifier « conduire vers ». C'est l'objectif final qui importe, et non l'état premier. La vie est mouvement vers une fin qu'il faut saisir de plus en plus clairement à mesure

que l'on avance. C'est cela l'éducation globale, cette prise de conscience de plus en plus aiguë de l'objectif final qui se trouve en avant de notre vie personnelle. Et de l'histoire de notre espèce. Il ne faut jamais dissocier les deux. Tout au long de la vie, l'éducation aide l'individu à développer ses aptitudes, à acquérir des connaissances, à assimiler des valeurs, à se forger des comportements qui, d'une part, facilitent son insertion sociale et, d'autre part, le porte à son accomplissement personnel le plus élevé. Cela commence dans le sein de la mère et cesse au dernier soupir, la naissance et la mort elles-mêmes étant des actes éducatifs. Encore une fois, dans une telle perspective, l'éducation scolaire ne représente qu'un fragment de l'éducation globale de l'être humain, celle-ci étant simplement plus intense durant la période de l'enfance et de l'adolescence.

Voilà pour l'individu, qu'il ne faut pas séparer de l'ensemble dont il fait partie. Sous l'influence de Rousseau, du romantisme, du positivisme et des approches sensorielles de l'acquisition des connaissances, le tout baigné, au XX^e siècle, dans un insidieux freudisme, l'éducation occidentale est devenue outrageusement individualiste ; le spectacle pathétique de tant de jeunes désarmés devant les défis de l'existence, incapables de s'astreindre à une discipline morale, éteints à toute lumière spirituelle, est l'un des fruits amers de l'éducation individualiste. Il faut cesser au plus tôt ce massacre. L'enfant qui naît aujourd'hui vivra dans un monde de douze milliards d'êtres humains, alors que la terre n'en comptait pas deux milliards à ma naissance. Si on ne lui donne pas, dès son jeune âge, l'habitude de raisonner en fonction de cet ensemble de douze milliards d'êtres humains avec les gigantesques problèmes que cela soulève, l'avenir maudira les mauvais relais éducatifs que nous aurons été, tout occupés à magnifier les envies et les instincts de Paul et de Brigitte. Apprendre à penser et agir en fonction de l'humanité, voilà encore une dimension globale essentielle de l'éducation. Dans mon enfance, une catastrophe à l'autre bout du monde n'affectait personne de ce côté-ci de la planète. Aujourd'hui une mauvaise récolte de blé aux Etats-Unis ou en Russie provoque des remous planétaires. Tout commence à se lier dans des interdépendances de plus en plus complexes, y compris les cycles de la biosphère comme ceux de l'eau ou de l'oxygène. Nous allons, qu'on le veuille ou non, vers « une seule terre ». Plus tôt on suscite la conscience de ce phénomène irréversible, mieux l'homme dominera son destin à l'aube du troisième millénaire.

Tribune : Comment l'école peut-elle contribuer à cette prise de conscience ?

RFL : Il faudrait de longs développements.

En deux mots. L'enseignement actuel est analytique, linéaire, séquentiel. Il étudie les éléments fondamentaux des sciences d'après une progression logique. L'explosion du savoir rend cette méthode de plus en plus aléatoire. La connaissance devra s'organiser par voie interdisciplinaire, embrasser des systèmes, c'est-à-dire un ensemble d'éléments en interaction. La peau, le sang, la cellule, une maison, une société sont des systèmes ; la planète en est un. Cette éducation systémique, globale elle aussi, préparera les esprits à saisir les petits et grands problèmes de l'humanité dans leur ensemble. La fin de l'ère analytique, qui nous a valu la poussée technologique démesurée, marquera le début d'un épanouissement global de l'homme.

Tribune : L'ère « systémique », pour employer votre terminologie, est-ce pour demain ?

RFL : Demain, c'est un pas de plus vers Dieu. Ce Dieu, que l'Enfant de Bethléem nous a dévoilé sous les traits d'un père aimant, a institué un ordre du monde avec des lois immuables. Toute la sagesse de Dieu est engagée dans une création obéissant à ces lois. L'ordre du monde ne relève pas de décisions arbitraires. Dans une insolente démarche prométhéenne, l'ère analytique a tenté de créer son propre ordre du monde. Toute la sagesse de l'homme nouveau consiste à sonder les lois immuables de l'ordre divin de l'univers et à les intégrer dans son existence. C'est par là qu'il se fera de plus en plus l'image même de Dieu.

Toute l'éducation doit tendre à cueillir une à une dans le ciel ces étoiles si réelles, et à les déposer au fond de l'âme humaine qu'elles éclaireront de leur douce lumière. C'est l'âme pleine d'étoiles que l'homme avance le mieux sur sa voie divine.

En dépit de tout.

Soljénitsyne éducateur

par Philippe Lobstein

Si éduquer l'homme, c'est le faire sortir de lui-même, l'éveiller à la pleine conscience de l'humain, lui ouvrir les chemins de la liberté et de la responsabilité, à la rencontre des autres, Alexandre Soljénitsyne mérite, plus que tout autre écrivain actuel, d'être appelé l'éducateur de l'homme contemporain.

Le pédagogue

Educateur, il l'a été au sens étroit du mot lorsque après sa déportation, exilé dans le Kazakhstan, puis réhabilité et revenu à Riazan, il a enseigné les mathématiques, la physique et l'astronomie. D'après le témoignage de ses élèves et de ses collègues d'alors, il savait créer dans sa classe une intense atmosphère de recherche et de création, tout en étant très exigeant. « Il sera toujours mon idéal », a dit une de ses élèves, dix ans après avoir suivi ses cours. Un de ses collègues, apprenant qu'il allait quitter l'enseignement pour se consacrer à l'art d'écrire dira : « C'est une erreur. L'enseignement était sa voca-

tion. » Dans ses nouvelles et ses romans apparaissent bien souvent des figures attachantes de professeurs. Ainsi l'héroïne de *Pour le bien de la cause*, Lidia Guéorguievna, rencontre ses élèves sur un chantier bénévole, « se plonge dans leurs regards, dans leurs sourires confiants » « à l'âge où il est si facile de les orienter sur la voie du beau et du bien ». Le directeur du collège considère que son rôle « ne consiste pas à dicter ses caprices, mais simplement à être le point de concentration, de rassemblement de gens s'accordant une confiance mutuelle, habitués à travailler en commun ».

La lumière de la conscience

Les expériences extrêmes qu'a vécues Soljénitsyne, la guerre, les camps, le cancer, au lieu de développer en lui leurs germes de mort, ont été d'une terrible fécondité. Acculé au choix fondamental : devenir moins qu'une bête ou rester un homme véritable, l'homme qui à sa vie a préféré la « lumière qui est en lui », « subit peu à peu une transforma-

tion merveilleuse ». De violent, il devient patient. D'implacable, il devient compréhensif. « Ici, on est à l'écoute de la voix qui vient des profondeurs et qui, dans le confort et l'ambition, était étouffée par le vacarme extérieur. » « ... Voilà pour tes pensées une direction fructueuse, inépuisable : fais l'examen de ce qu'a été ta vie... Oui, tu as été mis en prison pour rien, tu n'as pas à te repentir vis-à-vis de l'Etat ni de ses lois. Mais vis-à-vis de ta conscience ? Vis-à-vis de tel ou tel ?... » (*Archipel du Goulag II*.)

Sur les châlits des prisons et des camps, Soljénitsyne examine sa vie à la lumière impitoyable de l'absolu, découvre l'homme qu'il était et devient un homme nouveau. Sous ses dehors de brillant officier, il se reconnaît dur, hautain, pénétré de sa supériorité, « faisant tourner son ordonnance en bourrique », envoyant ses soldats réparer sous les obus des fils arrachés dans le seul but de ne pas s'attirer les reproches de ses supérieurs. « ... Je me targuais de désintéressement et d'esprit de sacrifice, alors que j'étais prêt à devenir bourreau... » (*Archipel du Goulag I*). A cette image s'oppose, dans *Août 14*, celle de l'officier Vorotyntsef, qui s'identifie à ses hommes fourbus, « se fourre lui-même sous leurs capotes imbibées de sueur, sous les courroies qui sciaient les épaules », leur explique humblement la situation qui est désespérée, et leur dit : « Frères, nous n'avons pas intérêt à nous sauver aux dépens des autres... » Quand il demande des volontaires, tous sont volontaires...

C'est la force de la conscience qui pousse Innocent Volodine dans *Le premier cercle* à téléphoner à son vieux docteur pour le mettre en garde, tout en sachant que le poste est écouté. Il risque sa liberté et sa vie, mais alors seulement « il sent une grande paix descendre sur lui » et trouve la véritable liberté.

Ainsi encore, Gleb Nerjine quitte la « characka », ce centre de recherche scientifique organisé avec des détenus, ce premier cercle des enfers, pour un camp du Grand Nord, où ce qui l'attend, c'est la taïga et la toundra, le pic et la brouette, les rations faméliques... Mais la paix régnait dans son cœur. Il était habité par l'intrépidité de ceux qui ont tout perdu...

Les critères de l'absolu

Les hommes ainsi renouvelés se reconnaissent à ce qu'ils ne font plus aucun compromis avec le mensonge ni la haine et qu'ils sont prêts à affronter, comme Soljénitsyne lui-même, la mort pour que la vérité se fasse jour.



Karel Gamma

Soljénitsyne à la conférence de presse qu'il a donnée aux Editions du Seuil, à Paris, en janvier 1975.

Le jour de sa dernière arrestation et la veille de son bannissement, il a remis chacun d'entre nous devant le choix : participer au mensonge qui ne peut se maintenir que par la violence, ou se secouer pour devenir un homme honnête, ne dire ni n'écrire aucune phrase qui ne soit conforme à la vérité, ne céder ni à la peur, ni au désir de plaire, ou de succès. « Là se trouve la clé de notre libération : le refus de participer personnellement au mensonge. Qu'importe si le mensonge recouvre tout, s'il devient maître de tout, mais soyons intraitables au moins sur ce point : qu'il ne le devienne pas par moi. »

Un autre signe du changement, c'est la compassion infinie pour l'ennemi. « Rien ne favorise autant l'éveil de l'esprit de compréhension que nos propres fautes. Quand on me parle de l'insensibilité de nos fonctionnaires, je me revois avec mes galons de capitaine conduisant ma batterie à travers la Prusse ravagée et je dis : « Nous autres, » avons-nous été meilleurs ? »

« Quand on me fait remarquer avec amertume la mollesse de l'Occident, sa myopie politique, ses divisions, son désarroi, j'invoque le passé : ceux d'entre nous qui ne sont pas passés par l'Archipel ont-ils eu des pensées plus fermes, plus fortes ? »

La compassion de Soljénitsyne pour les « Vlassoviens », ces unités antisoviétiques recrutées par les Allemands parmi les prisonniers russes, a été telle qu'il a été accusé de complicité avec eux alors qu'il les a combattus sur le front et qu'il a passé un jour (il se l'est reproché plus tard) sans dire un

mot devant un « Vlassovien » prisonnier, ensanglanté, fouetté par un sergent à cheval, et qui appelait au secours... « Qui est plus coupable ? Ces jeunes gens acculés à la mort et au désespoir, ou la patrie qui les a abandonnés ?... »

Enfin, dans ses lettres au patriarche Pimène et au père Jeloudkov, Soljénitsyne rappelle qu'il s'agit de « rééduquer le monde qui nous entoure par des sacrifices personnels ». A la fin de sa *Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique*, il rappelle qu'il est prêt à faire le sacrifice de sa vie.

Le combat pour l'homme

En écrivant ainsi, il a conscience de prendre une lourde responsabilité devant l'histoire de la Russie et par là même, ajouterons-nous, devant l'histoire du monde. Pour qui l'histoire n'est pas un enchaînement inéluctable, mais une suite de nœuds, un enchevêtrement de décisions d'hommes, ordinaires ou extraordinaires, le combat pour l'homme, c'est aussi le combat pour changer la vie et l'histoire. Seule la réalité de l'éducation, la recreation de l'homme selon la justice et la vérité, la « pravda », « peut mettre en cause et renouveler les fondements de notre civilisation » (O. Clément : *L'esprit de Soljénitsyne*).

Couverture : Photo Danielle Maillefer

Conférence d'enseignants à Caux: 24 juillet - 3 août 1976

Pourquoi cette conférence ?

Nous sommes allés poser cette question aux deux enseignants bernois que en ont pris l'initiative : M. Peter Kormann, directeur du centre de documentation pédagogique du canton de Berne, et M. Peter Hegi, directeur de l'école pour enfants déficients mentaux de la ville de Berne. Ce qui leur tient le plus à cœur : que cette conférence ne soit pas une rencontre de spécialistes qui discutent, en vase clos, de problèmes qui leur sont propres, mais que les dialogues de Caux soient axés dans une perspective pluridisciplinaire.

« Cette idée, nous dit M. Kormann, est le résultat de mes recherches. Il y a deux ans, j'ai travaillé dans le cadre d'une commission chargée de préparer des directives pédagogiques pour l'éducation sexuelle. Je voulais avant tout éviter que l'on tombât dans une approche purement matérialiste de cette question si controversée. J'ai ainsi été amené à lire les œuvres de plusieurs psychologues et

biologistes allemands et autrichiens qui me sont vite apparues comme remarquables, et qui m'ont entraîné bien au-delà de l'objet de mes recherches. Le professeur Franckle, de Vienne, par exemple, cherche avant tout autre démarche à définir le sens de la vie ; pour lui il existe dans l'homme une volonté de découverte qui est la réponse à ce « vide existentiel » qui caractérise trop souvent l'homme d'aujourd'hui. La quête d'un but à l'existence lui paraît ainsi celui auquel doit tendre toute éducation. Avec plusieurs de mes collègues nous travaillons sur ces thèses ; nous aimerions poursuivre ce travail à Caux avec des hommes de tous les horizons que préoccupe aussi l'interdépendance des sciences de l'éducation. »

M. Peter Hegi sort alors de son porte-documents la volumineuse correspondance que les deux éducateurs bernois ont déjà reçues des quatre coins du monde à propos de la rencontre projetée. Il y a là des lettres de

Japonais qui annoncent leur venue à fin juillet ; d'éducateurs belges qui déplorent le fait qu'au monologue de mai 68 aucun vrai dialogue n'ait succédé, souhaitant que celui-ci s'engage à Caux avec ceux qui sont les premiers concernés, c'est-à-dire les jeunes. Il y a aussi une intéressante correspondance avec des éducateurs des pays de l'Est réfugiés en Occident, qui soulignent que « la science de la psychologie ne doit en aucun cas se développer sur un acquis du passé ; elle doit au contraire déboucher sur une école d'humanisme vivante, ouverte à tous, et sur une responsabilité accrue pour le destin de l'homme d'aujourd'hui ».

Rendez-vous donc à Caux pour des journées qui promettent d'être passionnantes. Peut-être parce qu'aucun « comité » n'en a décidé l'ordre du jour, mais qu'elles seront animées par des hommes ne craignant pas d'aller à contre-courant des philosophies matérialistes de l'éducation.

Questions d'un professeur français

Apprenant l'initiative prise par des enseignants suisses d'organiser une conférence à Caux sur l'éducation, je voudrais leur livrer les questions suivantes.

L'enseignement subit les conséquences de l'évolution de notre société de plus en plus compartimentée : on enseigne les mathématiques, la cuisine, l'équitation... tout y passe. Mais on ne sait plus conduire l'enfant vers sa stature d'homme. Les enseignants ne savent plus ce qu'est l'éducation, et parfois ne veulent pas le savoir ! « Ce n'est pas notre affaire, disent-ils, nous devons d'abord instruire. »

Dans nos écoles normales, on parle beaucoup de sciences de l'éducation, mais presque plus de l'art d'enseigner. C'est déjà très significatif, car on croit de plus en plus qu'il suffit de connaître la discipline qu'on enseigne, et d'avoir appris toutes les ressources d'une psycho-pédagogie scientifique pour pouvoir enseigner. Il faut surtout *savoir* ; on ne dit plus : « Il faut surtout être ». *Que signifie aujourd'hui « être une personne » ?*

Dans la même perspective, nos futurs instituteurs étudient longuement l'anthropologie sociale (deux heures par semaine dans nos écoles normales françaises) mais ignorent l'anthropologie morale et spirituelle. Entre autres choses, ils étudient tous les conditionnements défavorables que la société impose aux enfants, mais ne leur proposent pour en sortir rien d'autre que la contestation ou la révolte. *N'y a-t-il pas d'autres voies ?*

Les enseignants eux-mêmes sont soumis aux « appareils » mis en place par le minis-

tère (donc le gouvernement), ou le parti politique, ou le syndicat, ou la classe. Et ils suivent les consignes et les mots d'ordre... souvent comme des moutons de Panurge. Cette soumission se traduit dans la vie de l'enseignant par la peur, principalement sous trois formes correspondant aux différents « corps constitués » :

— La peur de « Monsieur l'Inspecteur » qui souvent paralyse toute initiative dans la démarche pédagogique. Certains professeurs ont mis, dans quelques lycées, l'inspecteur à la porte, ce qui est une façon comme une autre de manifester cette crainte de l'appareil administratif.

— La peur du « qu'en dira-t-on » lorsque l'enseignant est inscrit à un parti ou lorsqu'il est affilié à un syndicat, ce qui l'empêche de rencontrer le collègue de l'autre parti, ou de l'autre syndicat, et surtout l'empêche de travailler avec lui en toute confiance pour le bien de ses élèves.

— La peur des élèves de la classe, qui se traduit par deux attitudes aussi néfastes l'une que l'autre :

— soit une attitude laxiste : on laisse faire... parfois même sur le conseil du proviseur du lycée ! « Ne nous attirez pas d'ennuis... ! »

— soit une attitude démagogique : on donne systématiquement raison aux élèves dans toutes leurs démarches.

Les enseignants ne savent même plus comment se libérer, et en privé, ils avouent leur amertume, leur inquiétude, et même leur lâcheté. Mais souvent la confiance s'achève

par : « On ne peut pas faire autrement ». *Comment leur rendre la liberté ?*

En France, plus qu'en Suisse ou en Angleterre, notre enseignement dit « laïque » a entraîné nos éducateurs à établir une dichotomie rigoureuse entre la culture et la foi, au détriment de l'une ou de l'autre. Devant les excès des « idéologues » de tout bord qui, eux, n'hésitent pas à lier étroitement leur idéologie à leur enseignement, les enseignants chrétiens sont peut-être les seuls, en France, à redécouvrir les vertus d'une école vraiment laïque, c'est-à-dire respectueuse des convictions profondes des élèves et des parents. *Comment éclairer et soutenir son enseignement par sa foi ?*

Il nous paraît urgent de définir une nouvelle perspective de l'éducation, qui permette à l'enseignant comme à l'enseigné de découvrir une vraie liberté. Cette liberté ne peut être fondée que sur la découverte d'une existence personnelle. Or, comme l'écrit Olivier Clément, la personne n'est pas un objet de connaissance (« Questions sur l'homme », p. 37), elle est toujours unique, comme l'est la vocation qui lui est adressée. Et cette vocation ne peut être reconnue que par l'écoute secrète, silencieuse, de la voix intérieure, que les chrétiens désignent peut-être trop facilement par la voix de Dieu. C'est pourquoi la personne reste un mystère qui ne peut s'analyser scientifiquement ; et c'est en même temps le secret de la liberté de tout homme. *Comment aider nos collègues et nos élèves à redécouvrir ce secret ?*

Gabriel Boulade

**Autour
du monde
avec le
Réarmement moral**

Chant de l'Asie en Grande-Bretagne

de notre correspondant

S'ils ne le savaient pas déjà, les membres de la troupe de *Chant de l'Asie* ont pu rapidement constater que la Grande-Bretagne, où ils se trouvent depuis la fin du mois d'octobre, est un pays en crise. Le premier ministre lui-même annonce des jours sombres et ne voit pas de solution aux problèmes économiques. Le *Livre blanc* du gouvernement sur la dévolution des pouvoirs de Westminster aux assemblées régionales galloise et écossaise, loin de désarmer l'élan nationaliste, risque de renforcer les revendications indépendantistes. La publicité faite au pétrole de la mer du Nord a coupé le pays de ses partenaires européens, alors que les bénéfiques futurs en sont déjà hypothéqués dans le déficit chronique de la balance commerciale. Bombes et balles ont tué et tuent encore en Ecosse du fait de l'armée « tartan » (un groupe nationaliste écossais), en Irlande et au cœur même de Londres où le touriste, le passant, le commerçant, l'écolier, courent des dangers quotidiens.

Pourtant, à Aberdeen, le « Texas du nord », dans les chantiers navals de la Clyde, à Londres, dans le bassin minier du pays de Galles, dans le cadre historique de l'université d'Oxford, les jeunes Asiatiques ont rencontré par milliers des gens qui cherchent avec sincérité des solutions nouvelles.

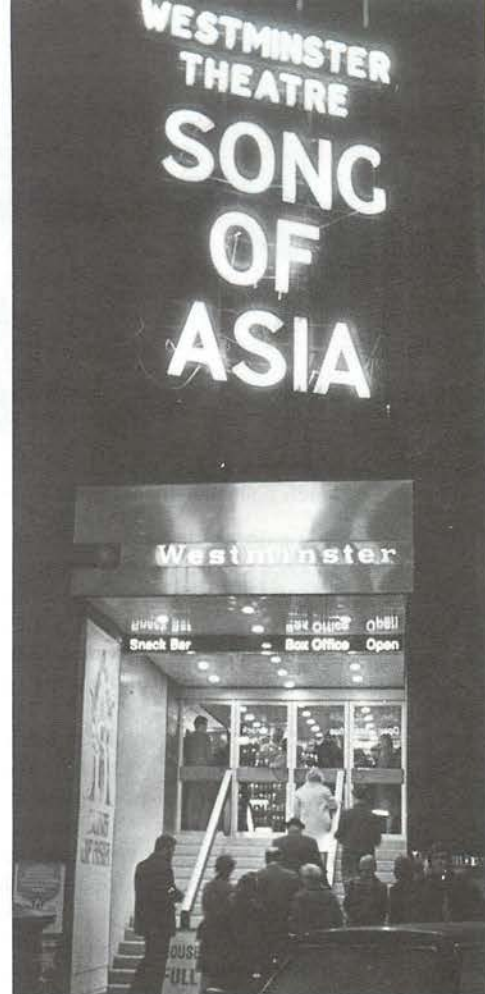
Face à la crise, que pouvait apporter à l'Angleterre un programme de représentations musicales donné par de jeunes Asiatiques ?

Dans leur extraordinaire variété, les personnes ayant signé l'invitation à *Chant de l'Asie* (évêques et vedettes du sport, patrons et dirigeants syndicalistes, parlementaires de partis opposés, leaders de communautés d'immigrés) désiraient de l'aide avant tout pour élargir leur horizon.

Chant de l'Asie — dont certains membres ont connu la guérilla, le terrorisme ou les combats de jungle — montre, en relatant des histoires vécues, qu'il y a mieux que la violence et que l'Asie, tristement connue uniquement pour le fracas des bombes, devrait l'être surtout pour la voix qui parle à chaque cœur. Or, le soir même de leur première représentation londonienne, une bombe de l'IRA explosait à un mille de là. Un journal local pouvait ainsi titrer le lendemain : « Une explosion de bombe... une voix intérieure ».

A la fin de chaque représentation, le public entier, encore dans la salle, demeurait silencieux quelques instants. « Merci pour ce temps de silence, devait commenter un parlementaire. Je n'ai jamais fait l'expérience d'un tel moment dans ma vie. Quel génie ! Nous autres, hommes politiques, sommes quelquefois de tels comédiens. Vous avez découvert un nouvel élément dans le jeu entre les acteurs et le public : Dieu et l'écoute divine. » De son côté un membre du conseil de la Fédération des syndicats, profondément troublé par le « terrible égoïsme qui règne en Angleterre », ajoutait : « J'ai été étonné par le pouvoir du temps de silence durant la représentation. Souvent j'éprouve le besoin de m'éloigner des problèmes, mais cet instant de silence est quelque chose de tout différent. » Ainsi, deux heures de découverte de l'Asie se muèrent en un défi au peuple anglais pour qu'il s'attaque à cet égoïsme.

A l'invitation de députés des partis travailliste, conservateur et libéral,



Dans le West End de Londres, le Théâtre Westminster annonce « complet ». Trois semaines, *Chant de l'Asie* s'est donné à guichets fermés.

Suresh Chandra, le metteur en scène, interviewé à la télévision d'Aberdeen. En Ecosse comme au pays de Galles, les membres de la troupe ont eu de nombreux contacts avec les responsables nationalistes.





A la Chambre des Communes, des députés de tous partis organisent un lunch pour des membres de *Chant de l'Asie*.

certaines membres de la troupe ont été reçus à déjeuner aux Communes. « Vous faites beaucoup pour nous rappeler ce en quoi nous devons croire et comment nous devons nous comporter l'un envers l'autre, a déclaré l'un de leurs hôtes. Un autre député devait dire de son côté : « La politique a toujours été l'art du compromis. Mais nous avons, ces derniers temps, dérogé aux principes moraux fondamentaux. Sans ces principes, il n'y aura bientôt plus de politique. »

Par milliers, les Britanniques qui eurent la chance d'être en contact avec *Chant de l'Asie* ont entrevu un nouvel espoir et retrouvé le courage de croire que chacun d'entre eux comptait et que la vraie source de sagesse réside dans l'écoute silencieuse. Comme l'écrivait le rédacteur du journal du Collège Impérial de Londres en résumant ce qu'a été cette campagne : « Voilà que le continent qui a vu naître toutes les grandes religions du monde fournit un espoir nouveau à tous ceux qui sont disposés à écouter. » Quant à l'archevêque de Canterbury, il écrivait dans une lettre au moment de l'arrivée des jeunes Asiatiques : « Je ne pense pas que leur venue à cette heure soit l'effet du hasard. Elle s'inscrit dans un plan qui nous concerne tous. »

Andrew Stallybrass

Bombay

Le diaporama *Lumières sur les collines*, réalisé dans les favelas de Rio de Janeiro, a été présenté récemment lors d'une réunion de l'Association civique de Bombay, organisation qui s'occupe de résoudre les problèmes d'hygiène, de mendicité, d'habitat, de transports publics, etc., de la métropole indienne. Le maire de la ville et le gouverneur de l'Etat du Maharashtra étaient présents. L'épouse de ce dernier prit la parole pour souligner que « les choses n'ont pas changé à Bombay parce que nous avons cru que c'était à quelqu'un d'autre d'agir ». Le parallèle entre les conditions de vie prévalant à Bombay et à Rio a été relevé par nombre de spectateurs.

Caux

Le lancement de l'édition française du livre relatant le combat du syndicaliste noir sud-africain Philip Vundla a été marqué à Caux par l'intervention d'un ancien camarade de Vundla vivant en exil en Suisse, M. Jakob Nyaose. Les deux hommes, qui habitaient la même rue, s'étaient connus lors des actions menées par Vundla pour organiser les ouvriers africains des mines. M. Nyaose avait été témoin du changement

qui avait amené Vundla à affirmer que « Noirs et Blancs appartiennent à l'Afrique du Sud et ont tous besoin de changer » ; il a remercié les Editions de Caux de rendre ainsi hommage à l'une des grandes figures de son pays.

Etats-Unis

L'édition américaine du *Livre Noir et Blanc* vient de paraître, à l'initiative des éditions internationales Pauline, par la maison Alba House Communications. Cette version, qui va être diffusée à travers les Etats-Unis, a été complétée par des exemples tirés d'écoles et d'universités américaines.

Lorraine

Sous le titre « Réarmement moral : le désir d'une société plus juste », *Le Républicain Lorrain* du 26 novembre rend compte de la réunion publique qui a eu lieu récemment au foyer socio-culturel d'Uckange, ville du bassin de fer de Lorraine. Au programme de cette réunion, à laquelle participaient le maire de la ville ainsi que les nombreuses familles de la région qui avaient accueilli, il y a quelque temps, les membres de la troupe de *Chant de l'Asie*, figurait la projection du diaporama *Lumière sur les collines*.

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

La mission brésilienne d'un ouvrier nantais

L'automne dernier, René Prou, 49 ans, cinq enfants, ouvrier chaudronnier à Nantes, acceptait l'invitation qui lui était faite par des syndicalistes brésiliens, de leur apporter pendant un mois l'expérience acquise durant vingt années de dévouement à ses camarades. (Voir Tribune de Caux, nov. 75, N° 11.)

Peu après son retour, dans une salle voisine de l'usine Creusot-Loire où il travaille, René Prou donnait un compte rendu à une centaine de personnes qui s'étaient intéressées à sa mission. L'auditoire, très jeune, était assez exceptionnel : à côté de ses propres camarades aux convictions très diverses, on voyait deux conseillers généraux, le président de la Chambre d'Agriculture, le président du Syndicat patronal de la métallurgie nantaise et le président de la Caisse d'Allocation familiales de Loire-Atlantique dont René Prou est un des administrateurs.

De l'exposé il ressortait que l'ouvrier nantais avait, en l'espace de quatre semaines, établi une communication profonde avec des Brésiliens de toutes conditions. Il avait été accueilli par des dirigeants ouvriers à Rio et à Goiânia, consulté à Brasilia par des ministres, reçu chez les « favelados » et écouté par des patrons.

J'ai commencé mon apprentissage d'ouvrier chaudronnier chez Sudry à Nantes fin 1940. J'avais 14 ans, c'était l'occupation allemande, le rationnement. On faisait dix heures par jour. Les chaudronniers recevaient des cartes de travailleurs de force. Et moi aussi. J'avais droit à un litre de vin par jour ! Beaucoup plus que mon père qui était peintre.

En 1943, on éloignait les jeunes des villes à cause des bombardements. Je me suis réfugié chez des cultivateurs. Pendant un an et demi, j'ai fait le paysan, plantant, arrachant les pommes de terre et m'occupant des bestiaux. C'est dans cette région au nord de Nantes que j'ai connu Mathilde, dont les parents étaient fermiers. Quelques années plus tard, nous nous sommes mariés.

¹ Avaient répondu à l'invitation brésilienne entre autres : deux militants de la puissante Fédération anglaise des ouvriers du transport, un responsable syndical des dockers de Brooklyn (New York), un porte-parole des ouvriers du vêtement d'Afrique du Sud.

René Prou se défend d'avoir joué un rôle spécial puisqu'ils étaient de six à dix¹ dans chacune des entrevues, mais il faut avouer qu'en maintes occasions c'était l'ouvrier français dont on demandait la pensée et les avis sur les questions fondamentales qui se posent au Brésil.

« Dans la vie, on gagne du temps à être direct, remarque René Prou. Le représentant du ministre du Travail participait aux travaux de clôture du séminaire syndical de Petropolis où les représentants d'environ un million de salariés ont élaboré une charte commune ; sincèrement désireux de faire œuvre utile, il nous demandait ce qui serait le plus important.

» J'ai répondu : Assurez-vous qu'il puisse y avoir partout des délégués syndicaux élus. Et qu'ils soient protégés. »

Dans un monde où tant de gens se préoccupent de ne froisser personne René Prou est un cactus pour ses amis comme pour ses adversaires. Passionné de vérité, il éprouve aussi intensément le besoin d'unité. Sa vocation personnelle, son travail se sont orientés constamment sur ces deux étoiles. Mais laissons-le parler.



René Prou.

La maison Sudry m'a réembauché à la Libération. Je n'étais plus apprenti mais on ne me donnait pas le salaire complet d'un ouvrier. Le délégué n'a pas voulu intervenir pour moi. J'avais à peine 19 ans. Un jour j'ai dit au directeur : « Vous avez refusé ma demande d'augmentation de 0,50 F de l'heure, je demande mon compte. » Le vendredi soir, avant la sortie, il me fait appeler. « Tu

es une belle tête de cochon, dit-il avec bonhomie. Tu veux partir ? Tu auras 0,60 F d'augmentation, et tu resteras. »

Je suis parti quand même. Je l'avais dit. Ma parole comptait. Il fallait le faire... malgré les 60 centimes !

— A quelle date êtes-vous entré à l'usine des Batignolles et comment êtes-vous devenu délégué ?

— En 1948, au retour du service militaire qui m'a fait connaître le Maroc. L'usine recrutait des chaudronniers. On faisait des locomotives. C'était encore tout près de la fin de la guerre. En ce temps-là les ouvriers étaient syndiqués en très grand nombre ; la CGT notamment était toute-puissante. Pour les augmentations ce n'était pas le contremaître mais le délégué qui tranchait.

Un jour de 1951, un camarade chrétien qui était alors notre chef de file à l'usine nous a réunis au café des Trois-Pigeons. Il décidait de quitter son emploi aux Batignolles pour se consacrer au syndicalisme. Il aurait moins de salaire, pas de temps libre, des privations et même des souffrances. Je n'ai jamais oublié ce moment de camaraderie et d'engagement.

Un an plus tard il y eut des élections de délégués. Je me suis présenté avec mon syndicat, la CFTC. J'ai été élu. Notez que dans mon atelier jusque-là, sur 70 j'étais le seul à être inscrit à ce syndicat. Très vite nous étions 23.

— Dévoué aux autres, cela veut dire n'être presque jamais à la maison. Que pensait votre femme de tout cela ?

— Ma femme a souffert comme toutes les épouses de syndicalistes. Vu mon tempérament, elle se disait sans doute qu'il ne pouvait en être autrement.

Vous savez, il y a en l'homme la partie de lui-même qui évolue, qui se transforme, et puis ce que j'appelle le tempérament, quasiment impossible à changer. J'étais comme cela. Mathilde a vaillamment tenu le coup.

C'est bien grâce au Réarmement moral que ma femme accepte aujourd'hui ce qui autrefois amenait tant de peines à notre foyer.

En 1955, on m'a proposé une bonne place dans les bureaux : « Vous avez 3 enfants, une gentille femme qui les élève bien. Celle-ci mérite de vivre dans de meilleures conditions. Songez à votre propre santé et à votre avenir. »

La conversation s'était engagée à peu près comme ceci : « Vous luttez pour quoi, M. Prou ? — Pour plus de justice. »

Il faut dire que nous habitons en ce temps-là dans les cités en bois de la Baratte, où régnait une solidarité magnifique, mais

c'était des baraques. Dans la nôtre, j'ai dû installer l'eau car il n'y en avait pas. Nous y avons vécu 13 ans.

J'ai répondu : « Assurément je souhaite avoir les avantages que vous m'offrez, ma femme les mérite, mais quand tout le monde les aura. Vous ne m'auriez pas fait cette offre si je n'avais pas été délégué. »

— M. Prou, ce qu'on peut faire pour un on ne peut le faire pour tous, me rétorqua-t-il.

A deux autres reprises, du temps où j'étais délégué, on m'a offert une bonne place dans l'usine. J'ai refusé de même.

— *Ces sacrifices, cette passion de la justice ont marqué votre vie. Parlons de la décision qui vous a conduit au Brésil.*

— Jusqu'en juillet dernier, des divergences de vue me séparaient d'un de mes fils. C'est celui-là, au mois d'août, qui m'a le plus encouragé à partir. L'unité à laquelle j'aspirais dans mon foyer, l'appui matériel d'amis, de camarades qui sont d'horizons très éloignés, voire de bords hostiles, furent autant de signes.

— *Pouvez-vous résumer ce qui vous a le plus frappé au Brésil ?*

— Les couleurs de peau différentes ! Là-bas, c'est un gage d'union. Les Brésiliens sont tous très fiers de leur pays. Pourtant le salaire minimum est très bas et le taux d'inflation m'a choqué. Nous n'étions pas au Brésil pour donner notre avis sur la forme du gouvernement ou la valeur du système. Le pays est immense. L'Etat de Goias, où est située Brasilia la capitale fédérale, commence seulement à exploiter des richesses minières uniques au monde. A l'exception du pétrole, le Brésil possède à peu près toutes les matières premières.

L'avenir du Brésil dépend beaucoup d'une question de confiance.

— *Mais les idées généreuses et les promesses ne créent pas à elles seules la confiance !*

— Les Brésiliens sont presque tous des croyants. Il en est peu qui ne portent sur la poitrine un pendentif, une croix de baptême. Eh bien, là ils ont tout pour construire la confiance. Il faudrait que ceux qui portent la croix sur la poitrine la portent aussi dans leur cœur. Ils trouveront la voie vers une société neuve, la voie du partage. C'est le véritable amour, au service du prochain.

On ne peut arrêter les cœurs ; il ne se construit rien de durable dans la haine ou la division, qui provoquent toujours un esprit de revanche. C'est vrai pour le Brésil. C'est surtout vrai pour la France.

(Propos recueillis par Maurice Nosley)

Deux livres pour 1976

Lettres de Théophile Spoerri

Nous avons annoncé la publication d'un recueil de la correspondance du professeur Théophile Spoerri. Précisons qu'il s'agit d'un ouvrage entièrement bilingue : les lettres écrites à l'origine en allemand sont également reproduites dans leur traduction française et inversement. Cet ouvrage, fidèle reflet de la façon dont s'exprimait Théophile Spoerri, qui maîtrisait les deux langues avec un art consommé, est donc parfaitement et dans sa totalité accessible aux lecteurs de la **Tribune de Caux** qui ne sauraient pas l'allemand.

« Un grand nombre des premières comme des dernières lettres constituant ce recueil furent adressées à la famille, écrit son fils Pierre dans la préface de ce petit ouvrage. Ces lettres contenaient toujours un mélange peu commun de choses personnelles et universelles, de philosophie et de politique, de choses lues et de choses vécues.

» Pour nous autres qui avons vécu près de lui au cours des dernières années de sa vie, deux traits de son caractère ressortent très clairement. On a souvent parlé de sa « veine pédagogique », de sa capacité — vive jusqu'aux derniers jours — d'exprimer de vastes ensembles d'idées en termes et images simples, accessibles à tous. Le deuxième trait de caractère, celui qui lui ouvrit jusqu'à la fin les esprits et les cœurs de la jeune géné-

ration, était ce que l'on peut appeler sa « veine dialectique ». Il savait, comme peu d'autres, entrer en contact avec les plus fermés et pénétrer, en dialoguant, jusqu'aux problèmes les plus profonds de notre existence. »

Théophile Spoerri persönlich — **Lettres à ses amis**. 224 p. Editions de Caux — F.S. 10.—, 15 FF. Disponible à nos adresses.

La foi sans apprêt

Un ouvrage d'aspect anodin a paru récemment qui contient des trésors *. Les sœurs de la communauté protestante de Pomeyrol, située au point de jonction des départements du Gard et des Bouches-du-Rhône, considèrent simplement, sans apprêt, des événements vécus au fil des ans. Certains récits captent votre attention pour un moment, d'autres vous poursuivent longtemps, tant est manifeste le lien invisible qui unit ceux qui prient, ceux qui écoutent, ceux qui marchent dans la foi, même à tâtons. A une conversion, dont on suit le cheminement craintif, ou brutal, succède un fait banal, mais où transparait un visage, une lumière. Et surtout des miracles, relatés discrètement, comme chuchotés, pour qu'ils ne perdent pas leur fraîcheur. A lire par petites gorgées.

* **Le Chant des bien-aimés**, 264 p., Editions Oberlin - Pomeyrol.

LU... VU...

Pasteur ou mouton

« Je me refuse à être un inconditionnel de la nouveauté, car je ne pourrais plus être un inconditionnel du Christ. L'Evangile n'est pas neutre, mais ne contient pas de programme politique, ni de gauche, ni de droite. J'estime que la mission d'un évêque n'est pas d'être un démagogue, mais un guide. Un pasteur n'a pas à devenir un mouton. »

Mgr Elchinger
Evêque de Strasbourg

Le pouvoir sans halo

« Je n'ai pas perdu le pouvoir, car c'est Dieu qui le détient. Si je me sens privé de

quoi que ce soit, ce n'est de ma part que de l'ambition. »

Un ministre australien démis, avec tous ses collègues, lors de la crise constitutionnelle de novembre.

Manuellement vôtre

Après son discours à l'Ecole des Arts et Métiers, M. Valéry Giscard d'Estaing a répondu à un journaliste qui s'étonnait d'entendre un homme comme lui faire l'éloge du travail manuel : « Si les gens ne parlaient que de ce qu'ils connaissent, le monde serait un grand silence. »

...ENTENDU

C. G. Jung et son analyse de notre temps

*Essai d'interprétation
de Gustave Morf
psychiatre à Montréal*

1975 marque le centième anniversaire de la naissance d'un Suisse éminent, Carl-Gustav Jung, dont la contribution originale à la psychanalyse mérite d'être beaucoup mieux connue. Dans ce numéro, qui sort de presse avant la fin de l'année 1975, nous sommes heureux de publier l'article que nous envoie le psychiatre Gustave Morf, de Montréal, qui est connu notamment pour son étude sur les motivations des militants du « Front de libération du Québec », parue sous le titre : Le terrorisme québécois.

Au milieu d'un monde qui chaque jour risque davantage de sombrer dans le chaos moral, économique et politique, un fait subsiste, porteur d'espoir. Malgré les forces du mal déchaînées par la cupidité, le terrorisme et la haine, en dépit de la vague toujours grandissante du mépris de toute loi morale ou politique, derrière les puissances anarchiques que d'aucuns espèrent encore pouvoir contenir par la répression policière, sinon par la dictature, apparaissent des idées révolutionnaires susceptibles de changer le cours de l'histoire. Aux grands maux les grands remèdes. Or, c'est précisément aux époques les plus troublées que Dieu envoie les moyens les plus puissants. Ces remèdes, cependant, ne tombent pas du ciel, ils sont véhiculés par des hommes. C'est quand l'empire romain semblait dans l'immoralité, la cruauté, l'abus du pouvoir que les disciples du Christ sont apparus, d'un coin obscur et périphérique du monde d'alors. Ils apportaient avec eux — et vivaient — un message qui seul pouvait sauver le monde de l'ultime désastre.

Dans ce monde en désarroi qu'est le nôtre, il y a pourtant des hommes et des femmes qui sèment aussi les germes d'une société nouvelle. On n'a qu'à assister à une conférence de Caux pour s'en convaincre. Par ailleurs, un nombre grandissant de savants se sont interrogés et s'interrogent anxieusement sur les causes du chaos qui nous menace et sur les moyens d'y remédier avant

qu'il soit trop tard. Parmi ces chercheurs figurait déjà le psychiatre C. G. Jung (1875-1961), dont on célèbre cette année le centenaire.

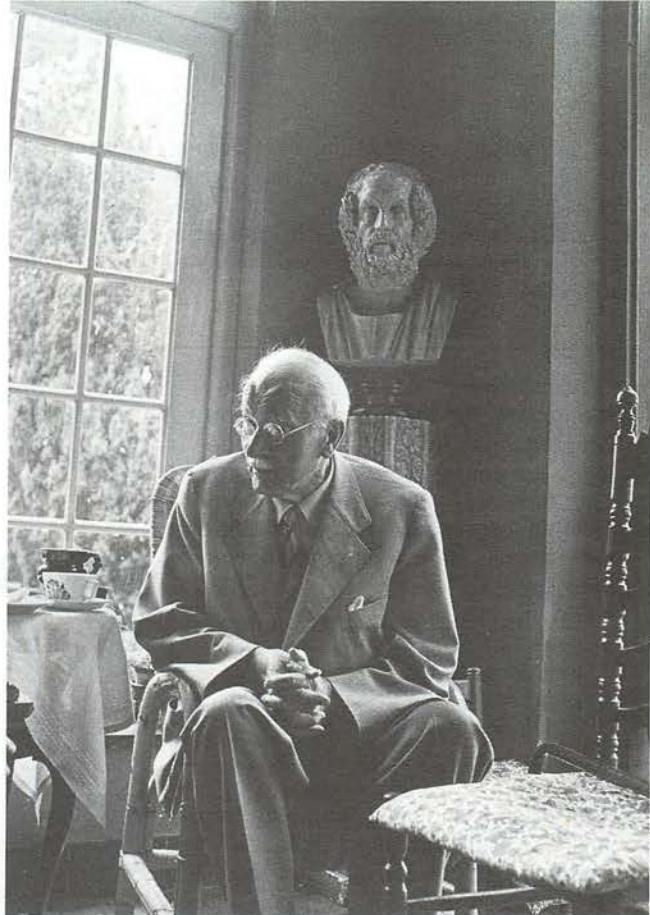
Originaire de Kesswil, petit village de Thurgovie en Suisse, il fut élevé d'abord dans le canton de Zurich et ensuite à Bâle, où son père était pasteur. Dans son autobiographie, Jung décrit celui-ci comme un homme fort instruit mais dont la foi était surtout verbale et dogmatique. Quant à sa mère qui, semblait-il, avait peu de foi, elle croyait davantage à la réalité des phénomènes spirites. Il n'est donc pas étonnant que le jeune Jung, lors de sa première communion, « ne sentit rien ». A l'âge de 20 ans, il s'intéressait davantage aux esprits qu'à Dieu, car lui et sa mère entreprirent de nombreuses séances spirites avec un médium qui n'était autre qu'une de ses cousines. Ces expériences furent d'abord couronnées de succès (il se passait des choses tout à fait inexplicables) mais, avec le temps, le médium se désintéressa et les séances ne donnèrent plus rien. Entre temps et guidé par deux rêves, Jung s'était tourné vers la science médicale, tout en gardant un intérêt spécial pour les mystères de l'âme humaine. Une fois ses études terminées, il choisit la spécialisation la plus ingrate de la médecine, la psychiatrie. Par une heureuse coïncidence, son maître était Eugène Bleuler qui était en train de devenir un des psychiatres les plus remarquables de son époque. Bleuler, comme

Jung, était insatisfait du développement de la psychiatrie, par rapport aux autres branches de la médecine qui avançaient à grands pas. « Tu es fou de faire de la psychiatrie, tu es trop intelligent pour cela », lui avaient dit ses camarades d'étude. Mais Jung suivait sa vocation, convaincu qu'il y avait de grandes découvertes à faire dans ce domaine et, en outre, qu'il serait un des premiers à les faire.

Vers 1900, les causes des maladies mentales fonctionnelles étaient non seulement obscures (elles le sont toujours!), mais on ne leur connaissait pas non plus de traitement efficace. On faisait de l'hydrothérapie (les malades restaient dans un bain tiède toute la journée), on appliquait de l'électricité, on les occupait dans une ferme, espérant qu'un jour ils guériraient spontanément (ce qui arrivait quelquefois).

Les rêves, la clé du mystère ?

Un jour, en 1900, Bleuler reçut le livre d'un inconnu du nom de Freud intitulé *L'interprétation des rêves*. Il le donna à lire à son jeune assistant, dont il connaissait l'insatiable curiosité scientifique. Le livre devait lancer Jung dans une nouvelle voie. Il avait toujours pensé qu'on devait pouvoir traiter les maladies mentales par une méthode psychologique. Soudain, le facteur incon-



Photos Mönsted

nu à l'origine de ces affections était découvert : c'était l'inconscient. Or, cet inconscient — et les troubles qu'il causait — serait désormais accessible au traitement par l'interprétation des rêves, selon la méthode analytique décrite par Freud.

« Un dogme, c'est-à-dire une profession de foi indiscutable, on ne l'impose que là où l'on veut une fois pour toutes écraser un doute. Cela n'a plus rien d'un jugement scientifique, mais relève uniquement d'une volonté personnelle de puissance. »

C. G. Jung

(Autobiographie, chapitre V, à propos des thèses de Freud sur la sexualité)

Disons tout de suite que Jung se trompait. L'analyse, à peu d'exceptions près, s'avérait impuissante à guérir les maladies mentales — elle les aggravait plutôt. Et, ironie suprême, quarante ou cinquante ans plus tard, des médicaments nouveaux, donc des agents physiques, permirent d'effectuer des cures presque miraculeuses et l'électrochoc, dont l'usage se répandit après la Seconde Guerre mondiale, se montra extrêmement efficace, spécialement dans les cas de dépression grave.

Il restait cependant un genre de souffrance psychique où l'analyse semblait utile : le traitement de certaines névroses. On appelle névrose une affection nerveuse caractérisant une personne qui est la victime de mauvaises habitudes, d'obsessions ou de phobies. Le malade présente des troubles du comportement qu'il reconnaît lui-même comme faux et nuisibles, mais sans être capable de s'en débarrasser. Tandis que le malade mental ne se voit pas tel qu'il est, le névrotique — pour peu qu'il réfléchisse un peu — se rend bien compte de sa « mésadaptation ». Il sait que boire, manger ou fumer compulsivement, de se ronger les ongles, d'avoir des phobies, etc., n'est pas normal. Il existe aussi des névroses collectives : chauvinisme, nazisme, chasse aux sorcières, etc.

Le tyran intérieur

Quelle est donc cette force qui oblige une personne à faire ce qu'elle ne veut pas faire vraiment, quel est le pouvoir secret qui oblige quelqu'un à répéter toujours les mêmes fautes, à céder constamment aux mêmes fai-

blesse? Pourquoi se ferait-on dicter sa conduite par une « névrose »? Autrefois, on accusait le diable ou les démons, aujourd'hui, on préfère parler de névrose. Malheureusement, comme Jung l'a souvent répété, le changement de vocabulaire ne change en rien la nature vraiment diabolique du mal. L'homme névrotique est libre sauf sur un point précis, où il est esclave.

Selon Bleuler, c'est à travers la souffrance que l'âme humaine trahit ses secrets. Jung pensait de même. Il n'est donc pas étonnant que ses découvertes proviennent surtout du



traitement de personnes en conflit. Freud avait déclaré que la mésadaptation névrotique était due à un refoulement d'énergies instinctives de nature sexuelle. On devient malade parce qu'on n'ose pas avoir certaines pensées « défendues », parce qu'on n'ose pas suivre la voix de l'instinct, en un mot parce qu'on est civilisé. Freud a souvent été mal interprété sur ce point. Loin de lui de préconiser le laisser-aller, mais il insistait qu'on soit honnête envers soi-même. En plus, il croyait qu'on pouvait utiliser ses énergies vitales à un autre niveau que le niveau primitif, qu'on pouvait les « sublimer ». La culture, pour lui, était l'instinct sublimé.

Le fait que Freud identifiait toute énergie vitale avec l'instinct sexuel le mettait cependant dans un carcan dont il ne pouvait plus sortir. En plus, son ambition de créer une sorte d'énergétique vitale à l'image de l'énergétique du physicien et sa conviction qu'on peut tout expliquer par une stricte causalité comme s'il s'agissait de phénomènes physiques soumis à des lois naturelles, excluaient nécessairement toute liberté de choix. Jung n'accepta pas ces prémices de son maître et il dut se séparer de lui. Tandis que dans

le système freudien, il s'agissait de dégager des causes inconscientes, Jung s'efforça de penser plutôt à la finalité. Les troubles du comportement s'expliquaient par des buts inavoués. Jung voyait dans la névrose un blocage du développement psychique, blocage qui empêchait le sujet de réaliser sa destinée.

Origine et rôle de la religion

Tandis que Freud ne voyait dans la religion qu'une superstition surannée, Jung la prenait au sérieux. Selon lui, dès le commencement, la religion a eu pour rôle de transformer les instincts primitifs en forces civilisatrices et culturelles. Sans cette transformation, il n'y aurait pas de société civilisée. Mais il convient de ne pas oublier que la civilisation ne forme qu'une mince couche derrière laquelle se cache l'homme primitif et sauvage. De sorte que, sans un effort continu de vigilance et une discipline morale constante, l'humanité risque constamment de retomber dans la barbarie.

Comment s'expliquer la puissance formatrice des pratiques religieuses? Jung pense que certains symboles (tant dans les rêves que dans les traditions religieuses) indiquent qu'il existe en nous une « instance supérieure » qui en sait davantage que nous-mêmes, car elle représente l'homme tel qu'il pourrait ou devrait être. Cette instance peut apparaître dans les rêves comme une personne qui nous dit des choses que nous ne savions pas (chez les hommes c'est généralement une femme inconnue qui joue ce rôle); ou bien nous entendons une voix. L'information ainsi communiquée est toujours nouvelle, inattendue et dépasse notre entendement présent. Elle ouvre pour ainsi dire une porte que nous n'avions pas remarquée mais par laquelle il faut passer pour nous épanouir.

L'inconscient ne contient donc pas seulement les pensées et les sentiments refoulés. Loin d'être une poubelle pleine d'ordures, c'est le règne du potentiel. Nous refoulons, par ailleurs, également de bonnes pensées et des intentions excellentes, par exemple quand nous refusons de voir quelles sont nos pleines responsabilités. L'inconscient contient également tout ce qui n'est pas encore conscient. Il s'y trouve aussi des idées de nature collective qui sont communes à tous les hommes d'une race sinon à toute l'humanité. Ces contenus inconscients forment dans leur ensemble ce que Jung appelle *l'ombre*. Cette ombre (qui dans les rêves des Blancs est souvent représentée par un Noir) est pressentie par le moi comme quelque chose d'inférieur et de dangereux. Mais à mesure

que des parties de l'ombre sont acceptées et assimilées par le conscient, elles deviennent des forces positives qui enrichissent et changent notre attitude consciente.

Le but de l'analyse est donc le changement, la *metanoia*, la transformation, la métamorphose (Jung emploie tous ces termes à tour de rôle). Comme les alchimistes du Moyen Age cherchaient à transformer la matière vile et impure en or, ainsi le processus de l'analyse pousse le sujet à développer le meilleur de lui-même.

Le soi et le moi

Comme nous l'avons vu, au cours d'une analyse, des contenus inconscients et fort valables viennent s'intégrer au conscient. Ce sont tantôt de nouvelles façons de penser, des clartés, des intuitions, des inspirations, tantôt une nouvelle façon de sentir et d'être. De toute façon, le moi s'élargit considérablement et commence à se connaître mieux. Finalement, si l'analyse est assez poussée, le sujet entrevoit ce dépassement dont nous avons parlé et qui représente l'absolu ou l'éternel par opposition aux intérêts temporaires et superficiels. (L'or des alchimistes représentait précisément cette valeur éternelle et incorruptible.) Jung a donné à cette instance le nom de *soi*¹. En acceptant le soi, le moi cède sa place au centre des préoccupations, il se complète, il s'accomplit, se sent comblé. Le soi, évidemment, ne peut se manifester qu'à travers le moi par l'inclusion du prochain et de Dieu. Le Christ serait l'exemple parfait du soi.

La découverte du soi, son alliance avec le moi et la plénitude qui en résulte s'expriment dans des symboles vieux comme le monde : les *mandalas*. Il s'agit de dessins doublement symétriques : gauche-droite, haut et bas sont identiques. La croix de David comme la croix chrétienne à branches égales sont des mandalas particulièrement simples. La roue (représentant le soleil) est une autre expression — on la trouve déjà chez des peuples qui ne connaissaient pas la roue proprement dite. Toutes ces mandalas représentent donc, dit Jung, l'harmonie parfaite entre le moi et le soi, la plénitude. Quand Jésus dit à ses disciples : « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait », il entendait cette plénitude.

Les théologiens, eux, ont beaucoup de difficulté à admettre ces idées jungiennes qui ne respectent pas leur système bien ordonné. Le lecteur fera bien de ne pas porter de jugement. La vie seule peut dire à quel point Jung avait raison. Sa pensée dépasse

de beaucoup ce que la plupart de nous sommes prêts à accepter. Mais il ne s'agit pas de déterminer si ces idées nous plaisent ou pas. Elles expriment une grande humilité devant les mystères divins. C'est une pensée qui nous élargit et, si elle nous insécurise, c'est probablement parce que nous aussi, nous avons encore besoin de changement. Quant à moi, elle m'aide à comprendre mieux l'Évangile et à accepter les clartés que Dieu



nous donne dans sa bonté infinie et que nous devons être prêts à recevoir.

Jung lui-même a expliqué le changement en l'appelant une révolution copernicienne. Nous savons depuis quatre cents ans que la terre n'est pas au centre du système planétaire mais que cette place appartient au soleil, source de toute vie.

Grandeur et misère de l'homme

En 1916, Jung a écrit : « La guerre actuelle montre que sous la surface l'homme civilisé est encore un barbare. En même temps, celle-ci nous avertit de quels fléaux l'humanité est menacée si jamais l'homme cède de nouveau à la tentation de projeter le pire de lui-même sur ses prochains. » Car, pour continuer la pensée de Jung, la psychologie de l'individu devient l'état d'esprit d'une nation. « Seul un changement radical de nos attitudes individuelles peut conduire au changement du climat psychologique de la nation. Les grands problèmes de l'humanité ne seront jamais résolus par la législation,

mais uniquement par un changement chez les individus. »

En 1918, Jung est revenu sur le problème en disant que chacun devrait commencer par soi-même au lieu de chercher la solution dans une transformation de la société imposée par la violence. Jung a en particulier recommandé aux réformistes et aux révolutionnaires de notre société d'arrêter de projeter leurs propres faiblesses sur la société et sur leurs concitoyens et de réaliser leur idéal d'abord dans leur « état intérieur » (dans leur personne et leur famille).

Les idées de Jung et les matériaux sur lesquels il se base sont tellement riches et variés qu'il est impossible de parler d'un système jungien. En plus, le maître zurichois (que j'ai connu personnellement) avait l'habitude de dire que tout ce qu'il avait écrit n'était qu'un commencement. Il prévoyait que la fin de notre siècle verrait une grande renaissance religieuse, renaissance précédée par des cultes de l'irrationnel de toute espèce. En effet, depuis sa mort en 1961, nous avons été témoins d'un culte de la drogue qu'on n'aurait pas cru possible dans un siècle éclairé. En outre, les pratiques religieuses orientales sont devenues populaires. Un film truqué, intitulé *L'Exorciste* a connu un succès mondial et d'autres productions du même genre sont en préparation dans divers pays. L'humanité semble se détourner du rationalisme et rechercher les extases faciles. Dans la logique de la pensée de Jung, tout cela était inévitable, mais ce ne sera que le chaos avant la création. La véritable révolution copernicienne de l'esprit sera le fait d'hommes et de femmes qui commencent par eux-mêmes et qui, au lieu de tourner autour d'eux-mêmes, mettent Dieu et le prochain à la place du moi dictateur.

L'œuvre de Jung ressemble à une immense carrière plutôt qu'à un palais. Dans cette carrière, on trouve beaucoup de trésors à côté de matériaux moins valables. Classifier, structurer, interpréter et appliquer ces vérités, tout ce travail n'est qu'amorcé. On ne peut le continuer sans le secours d'une intelligence qui dépasse l'entendement humain et certainement le cadre de la science. Peut-être le plus grand mérite de Jung consistait-il à nous avoir montré l'homme tel qu'il est et à nous avoir ouvert les yeux sur la grandeur et la misère de l'être humain : grandeur là où l'homme change en s'humiliant devant l'inexplicable et le divin, misère là où règne la présomption de l'homme qui joue au dieu en miniature et autour duquel tout devrait tourner.

A quand la révolution copernicienne de l'esprit dont Jésus Christ avait donné l'exemple il y a près de deux mille ans ?

Gustave Morf

¹ Traduction de l'allemand : *es* opposé à *ich*.

Quand un avion Swissair vole vers l'Afrique, cela peut durer 2 heures.

Ou 12.

Tout dépend — faut-il le préciser? — de la ville d'Afrique où Swissair vous conduit. Ce sera 2 heures si vous vous rendez à Alger. Ou 12 si le but de votre voyage est Johannesburg.

Mais Alger et Johannesburg* ne sont pas les seules destinations de Swissair en Afrique. Nous desservons encore (voyez ci-dessous) quinze autres villes africaines, très bien réparties sur tout le continent.

Abidjan	Dar es-Salaam*	Kinshasa*	Nairobi*
Accra*	Douala	Lagos*	Tripoli
Casablanca	Le Caire	Libreville	Tunis
Dakar	Khartoum	Monrovia	

Les villes marquées d'un astérisque sont reliées à la Suisse par nos DC-10-30. Ce qui vous garantit un maximum de rapidité et de confort.

Partir pour l'Afrique avec Swissair, c'est

choisir entre dix-sept possibilités, tout en choisissant dix-sept fois l'Afrique. Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous remettre notre horaire. Et de vous fournir les renseignements que vous voudrez.

